



Joël Godel,
le médecin du son

30-37 OFFRES D'EMPLOI
33 AGIR
38 PROGRAMMES TV
39 FESTIVAL FRANCOPHONE
39 SUDOKU
40 MÉTÉO

«C'est le tableau qui commande!»

JACQUES BIOLLEY • Avant sa nouvelle exposition, qui s'ouvre samedi à Fribourg, le peintre se dévoile.

PASCAL BERTSCHY

Il vit à Fribourg, mais m'a reçu sur les hauts de Montreux. Dans son atelier, qui déborde de tableaux, de couleurs, de livres, de papiers et de douceur.

Là où Jacques Biolley m'a amusé, lui qui est plutôt sérieux, c'est quand il m'a dit son horreur de la perfection. Car lui-même semble toujours la frôler, avec son élégance de gendre idéalement posé, réfléchi et doué. Et d'une minutie, avec ça! Toujours à peser ses mots, à veiller aux détails. Cette manie de tout soigner qu'ont, parfois, certaines personnes qui respirent la santé...

«Avec mes parents, j'ai eu sous les yeux l'exemple du travail...»

Et puis, il y a ses tableaux. Comme ceux qu'on pourra voir dès samedi à la galerie de la Cathédrale à Fribourg. Ils ont la même poésie tendre et hautaine que les femmes qu'il peint, car Jacques peint souvent des femmes. Il sait ce qui est beau.

Demain à Fribourg, il tiendra aussi conférence. Sur Balthus, dont on sent la présence dans l'atelier de Biolley, ainsi que celle d'Armand Niquille. Lorsque je le lui ai fait remarquer, Jacques a répondu: «Les gens qu'on a aimés survivent à leur mort et sont toujours là...»

Jacques, qui dit nouvelle exposition dit nouveaux tableaux?

Il y aura de nouvelles choses, oui, mais je ne travaille pas de manière particulière pour une exposition. Je peins chaque jour, dans la continuité. Le peintre est mal placé pour juger de son évolution. Chaque tableau est un monde nouveau. Et tous ensemble finissent par constituer un univers.

Votre récent livre sur Balthus tentait de percer le mystère de «La rue». Vouloir comprendre un chef-d'œuvre, quelle idée saugrenue! Se laisser émerveiller plutôt que de vouloir tout saisir: devant un mystère, c'est mon attitude de base. Mais il y a des exceptions. En 1982, 1993 et 2001, «La rue» m'a fait impression comme nul autre tableau. A chaque exposition, j'étais stupéfait, sans aucun mot à mettre sur cette œuvre. C'est en 2001 que la correspondance amoureuse du jeune Balthus avec Antoinette de Wattewille a été publiée. Mine d'or pour entrer dans cette période de sa vie!

Peu à peu, ce tableau semblait sortir de son silence et j'ai réalisé qu'on était peut-être passé à côté de «La rue». Il était donc tentant de prendre le contre-pied de ce qui avait été écrit sur cette œuvre. J'en ai eu la confirmation lorsque les deux fils de Balthus m'ont dit avoir été passionnés par le livre.

Maître orgueilleux, Balthus était très soucieux du regard qu'on portait sur sa peinture. Vous aussi? Tout regard est possible et, à partir du moment où on expose, il faut l'accepter. Dans le cas de Balthus, c'est surtout la foule qui lui déplaisait. Un peintre travaille seul. Alors après, entre cette solitude et la foule d'un vernissage, il y a un contraste qui bouscule parfois la pudeur de certains artistes. Balthus et Niquille étaient de ceux-là.

Quelle enfance avez-vous eue? Difficile, car j'étais un garçon bouillonnant. Grand casseur de vitres, aussi! Je ressentais beaucoup de limites. Avec de l'impatience à vaincre et le sentiment qu'il faudrait beaucoup attendre pour avoir davantage de liberté. Mais j'ai beaucoup

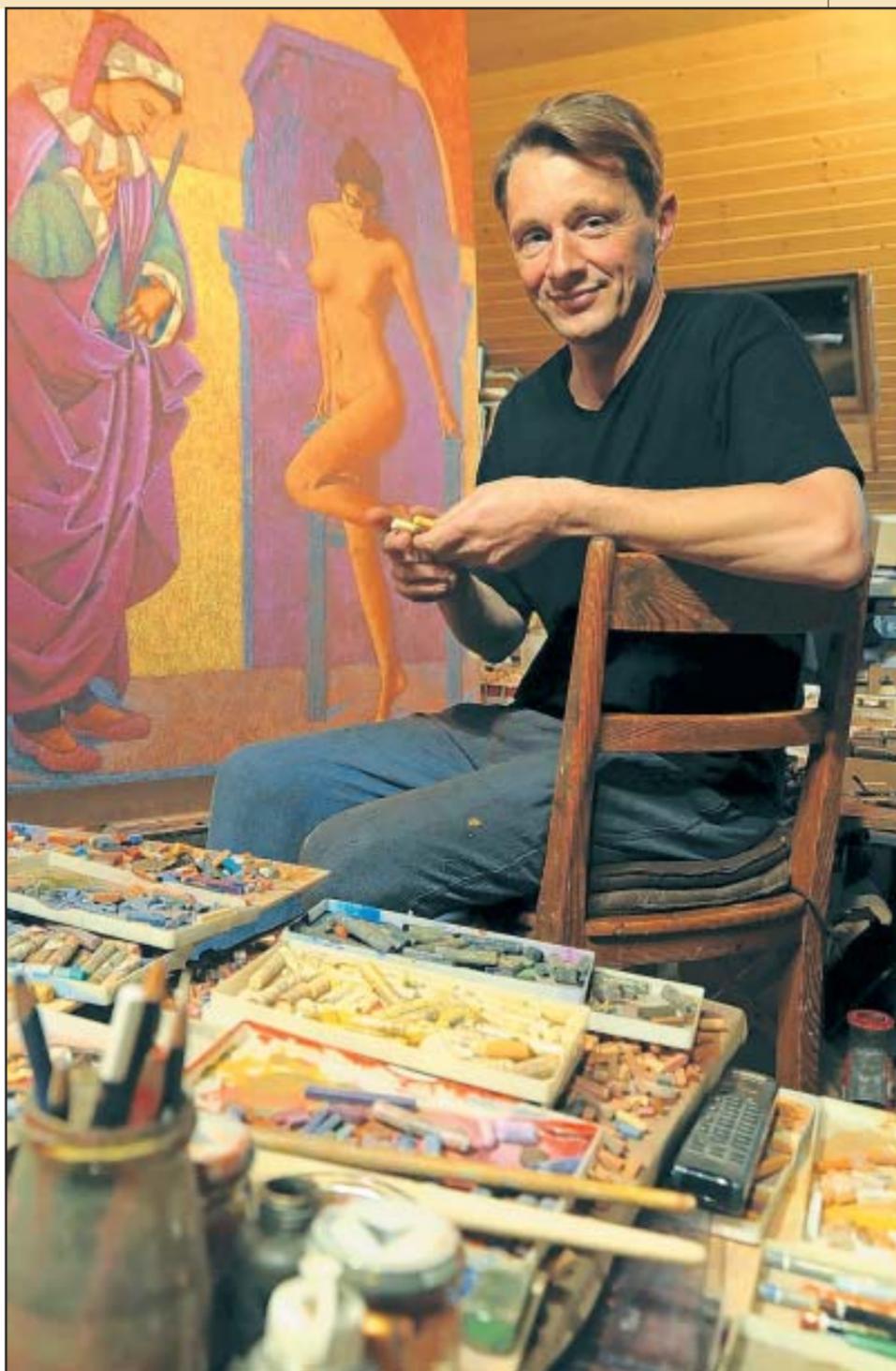
aimé Yverdon, ville où j'ai grandi et qui a l'avantage d'être plate. Si bien qu'avec une trottinette, on peut aller plus loin que dans une ville vallonnée.

En ayant grandi dans une épicerie, au moins, vous n'avez pas eu faim. Non mais, avant de se servir, il fallait demander la permission. Au magasin, j'ai surtout vu mes parents travailler. J'ai eu sous les yeux l'exemple du travail, de sa valeur. Ce sont des germes qui comptent et je leur dois mon côté paysan: avant de récolter, il faut semer. D'où la patience. Si on en manque, devant un tableau, apparaît un sortilège: un seul trait posé trop vite, et tout s'effondre! On est soumis au tableau. C'est lui qui commande, dicte le rythme.

A Fribourg, les Marchés Biolley étaient très connus. Comment s'est passée la succession? Il n'y a pas eu de succession. L'entreprise familiale a été dirigée les dix dernières années par mon père et mon frère Michel, en bonne entente. J'ai participé à la direction les deux dernières années, avant la vente au groupe valaisan PAM.

Comment votre père l'a-t-il vécu? Quand l'entreprise a été vendue, ce n'est pas allé sans nostalgie. Mais PAM a repris l'affaire de manière positive, ce qui a facilité les choses pour mes parents. Reste, chez moi, beaucoup de respect pour cette vie de labeur qui va de 1954 à 2005, avec au départ une petite épicerie et à l'arrivée une entreprise d'une centaine d'employés.

Vous si bien élevé, si zen, vous arrive-t-il de sortir de vos gonds? Bien sûr. La dernière fois, c'était pour un fax qui ne marchait pas. Je l'ai jeté par terre pour être certain de ne plus perdre mon temps à vouloir le réparer.



Jacques Biolley dans son atelier, quasi enchanté, des hauts de Montreux. VINCENT MURITH

Peintre, écrivain et organisateur d'expositions: jamais débordé?

Le temps est un privilège mais, pour le trouver, c'est un défi permanent. J'y arrive plus ou moins, tout en essayant de donner la priorité aux êtres qui m'entourent. En particulier à mes filles, car j'ai une passion pour l'enfance et pour cet accompagnement paternel qui est le plus grand des bonheurs. Moi qui croyais pouvoir tout faire, j'ai aussi compris, un jour, que je ne pouvais pas tout faire. J'ai fini par l'accepter. Depuis

lors, je suis un peu plus bienveillant avec moi-même.

Aujourd'hui, à l'aube de la maturité, quel est votre carburant?

Le sentiment toujours plus vif que la vie peut se terminer demain. L'important est ce qu'on en fait. Si on n'y met pas de l'énergie, du cœur, elle peut devenir grise. Il faut avancer, s'élever, surmonter les obstacles, faire reculer certaines limites. Ce n'est qu'à ce prix qu'il devient possible d'en faire quelque chose de bien. I

BIO EXPRESS

SA VIE EN UN OU DEUX TRAITS

> **Naissance** le 28 avril 1957 à Neuchâtel.
> **Enfance** à Yverdon, où ses parents – Eliane et Raphaël – tenaient une épicerie. Avait 9 ans quand la famille a déménagé à Fribourg.
> **A deux sœurs** et un frère. Et est l'heureux père de cinq filles, qui ont entre 9 et 17 ans.
> **A fait** Saint-Michel à Fribourg, puis étudié la philosophie et l'histoire ancienne. Est diplômé en pédagogie curative clinique.
> **Première** exposition en avril 1985. Suivront bien d'autres, tant en Suisse qu'à l'étranger.
> **A publié** une dizaine de livres depuis 1989. Dernier en date: «Dans la rue de Balthus» (Biro éditeur, Paris).
> **Tient** conférence («A la découverte de l'œuvre de Balthus») ce mardi à la salle de la Rotonde de la Bibliothèque cantonale de Fribourg, 18 h 30.
> **Expose** à la Galerie de la Cathédrale, à Fribourg, dès ce samedi 8 novembre et jusqu'au 12 décembre (jeudi et vendredi, 14-18 h; samedi, 14-17 h; dimanche, 11-16 h).
> **Son site** internet: www.jacquesbiolley.ch



COLLECTION PRIVÉE

Niquille, ce maître de lumière...

Avec Armand Niquille, en 1988, dans l'atelier de cet «homme au charisme extraordinaire», Biolley lui a consacré plusieurs livres et préside depuis sept ans

la Fondation Armand Niquille. Il a été aussi, en 2006, commissaire des expositions en hommage à son ami à l'occasion des dix ans de sa disparition. DR

Jacques, goûts et couleurs

Un trait de caractère: «La persévérance.»
Un idéal: «Aimer chaque instant de la vie.»
Une gourmandise: «Ce qui me semble bon, c'est déjà de pouvoir manger chaud.»
Une couleur: «Celle qui est bien placée.»
Une ville qu'il adore: «Venise.»
Un pays où il pourrait vivre: «L'Italie.»
Un livre: «La correspondance de Van Gogh.»
Un film: «Big Fish, de Tim Burton.»
Une musique qui l'accompagne: «Schelomo, la rhapsodie hébraïque d'Ernest Bloch.»
Outre Balthus, les peintres qu'il admire: «Rembrandt, Klimt, Picasso, Armand Niquille...»
Une figure historique: «Le soldat inconnu.»
Une belle femme: «Carole Laure.»
Un bel homme: «Alain Bashung.»
Un souvenir d'enfance: «Quand on vivait rue de la Plaine à Yverdon, où mes parents avaient leur épicerie, il y avait un monsieur extraordinaire. Il était surnommé «Picasse», parce qu'il faisait de la peinture. Un jour, je devais avoir 7 ou 8 ans, je suis entré dans son atelier et j'ai été fasciné par

une peinture qui m'a paru immense. C'était les chars du film *Ben Hur* qu'on lui avait commandés pour décorer la devanture du cinéma de la ville. Je n'arrivais pas imaginer qu'un homme seul avait pu faire ça de ses propres mains...»
Ce qui lui fait le plus peur: «La mort d'un enfant.»
Ce qui le fait le plus rire: «Le rire de l'évidence. C'est-à-dire celui qu'on peut partager, avec la personne qu'on aime, rien qu'en se regardant.»
Ce qu'il a entendu de plus beau sur sa peinture: «Armand Niquille m'a souvent demandé de venir lui montrer un de mes tableaux dans son atelier. On le mettait sur son chevalet et on en parlait. Après un quart d'heure, je faisais le geste de l'enlever du chevalet. Mais, plusieurs fois, il m'a dit: «Laisse-le encore un peu, il me fait du bien...»
Et ce qu'il a entendu de pire: «Votre peinture est parfaite.» Parce que la perfection, évidemment, n'est pas de ce monde. Et tout ce que je cherche à atteindre, moi, c'est une certaine harmonie.»
L'endroit où on ne le verra jamais: «Là où on décerne des prix et des médailles...» PBY